

Brèves littéraires

Brèves

Ces jours où l'on parle peu

Jean-Marc Lefebvre

Volume 11, numéro 1, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, J.-M. (1996). Ces jours où l'on parle peu. *Brèves littéraires*, 11(1), 5–10.

JEAN-MARC LEFEBVRE**Ces jours où l'on parle peu**

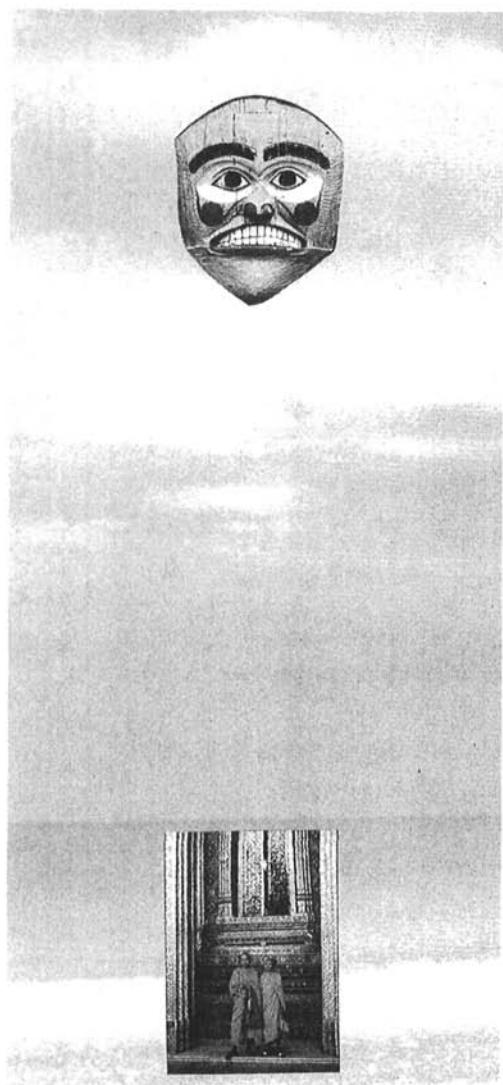
Trop de mains tendues
de regards vides.
Je marche
les oreilles libres
dans un silence accommodé.
N'entends plus que l'écho des pensées
n'entends plus que cela.
Trop de glace sur les trottoirs
tellement d'ombre au bout des pas.

Je compte mes respirations.
Une voix s'élève
qui élève l'homme en lui.
Se dissolvent les discours.
Tantôt, j'écirai les traces.
Aucune seconde n'est un fait divers.

Une porte s'ouvre avec l'aube.
Ne voyez-vous pas les multiples mensonges ?
À Sarajevo, savez-vous
la tâche de la poésie ?
Quotidienne. Irrépressible.

Un peu d'éternité
ne ferait pas de mal.
Le temps à force
d'acier ressemble
à une machination.
Nourriture virtuelle
gargouillis au cœur des villes
on prend l'ombre pour un idéal.

Ma main parcourt tes joues
comme une rébellion.



José ACQUELIN
Deux enfants sortent de la mer (1994)
collage (25,5 cm x 10,5 cm)

Tant de progrès
inutile
de nier l'indifférence des vendeurs.
Le temple est intérieur
les marchands négocient
pendant que le livre est fermé.
Oserons-nous le papier encore
l'écriture enjambée
marcher est-ce
un luxe ?

La parole enfuie
il faut la rattraper
par un grand geste de silence.

Voilà qu'un mot s'anime
qu'on ne peut éteindre du doigt.
Je me tais davantage
ça prend tout mon corps pour écrire
souffle, forge, vent
lèvent une tempête
au centre de la page.
Les os n'ont pas bougé.
Seul le regard brûle
d'en découdre.
Le poème, toujours
rongera le métal.

Quelque chose a gelé
ce n'était pas la vitre
mais au-dedans quelque chose de fragile
comme un givre très près de zéro.
Quelque chose a craqué
ce n'étaient pas mes os
mais dans le froid quelque chose
du vieux logement.
Personne n'est seul.
J'écris le mot bienvenue
sur le bois de la porte.

Les traces, vous le saviez
font le poème.
On ne joue pas la poésie aux dés.